

Compte-rendu de la soirée-débat du 25 septembre 2025

« Voulons-nous encore vivre en société ? Quel rôle pour les religions ? »

Cette soirée-débat réunissait Pierre-Henri Tavoillot et Mgr Matthieu Rougé, qui nous accueillait à l'évêché de Nanterre. La présente transcription n'a pas été relue par Mgr Rougé.

Pierre-Henri Tavoillot, auteur de « Voulons-nous encore vivre ensemble ? » paru en novembre 2024, est professeur de philosophie à La Sorbonne, président du Collège de philosophie. Il a écrit de nombreux livres de philosophie politique comme « Comment gouverner un peuple-roi ? », en 2019. Il a été nommé en 2023 Référent laïcité de la Région Ile-de-France, d'où un point de vue qui compte sur la place des religions par rapport au thème de cette soirée.

Mgr Matthieu Rougé, évêque de Nanterre et depuis peu en charge de l'enseignement catholique, est familier des questionnements politiques au sens large puisqu'il a longtemps enseigné la théologie politique, et a assuré pendant 9 ans la présence de son Eglise auprès des Parlementaires. Il a écrit également plusieurs ouvrages dont en 2020 « Un sursaut d'espérance – Réflexions spirituelles et citoyennes ».

Voulons-nous encore vivre en société ?

En préambule, Dominique Pelloux-Prayer, président des Semaines Sociales de Rueil / Mont-Valérien, rappelle les défis d'une société marquée par l'individualisme, l'enfermement dans des groupes qui ne se parlent plus mais s'inventent. A preuve cette citation d'un militant républicain aux USA après le lamentable assassinat du militant trumpiste Charlie Kirk, citation rapportée dans Le Monde du 20/09 : « *Dieu ne fait pas de compromis avec le mal et on ne devrait pas en faire. Je crois que le Parti démocrate représente le mal. Ça ne veut pas dire que c'est le cas de chaque démocrate. Mais on est dans une guerre civile froide depuis des décennies, car la gauche essaie de détruire notre mode de vie. Le problème des conservateurs, c'est qu'ils ne veulent pas trop s'engager dans le combat, ils veulent vivre leur foi, se consacrer à leur travail, à leur famille. Les gauchistes, eux, n'ont que le militantisme. Ils n'ont pas d'autre cause à défendre.* » Guerre civile froide, des adversaires qui représentent le mal et ne sont plus vraiment humains s'ils ne soucient ni de leur famille, ni de leur travail, voilà précisément là où la France ne devrait pas aller.

Invité à résumer le propos de son livre, Pierre-Henri Tavoillot commence par préciser que l'expression vivre-ensemble ne lui plaît pas trop car elle ne dit rien de la façon dont on vit ensemble (côte-à-côte ? face-à-face ? dos-à-dos ?) : l'important dans son titre est le verbe *Voulons-nous* (vivre ensemble ?). L'origine de cet ouvrage est l'expérience du Covid et de ses confinements, la « distanciation sociale » prônée pendant un temps, entraînant une réflexion sur ce à quoi l'on tenait, l'essentiel et l'accessoire, d'où la question : voulons-nous encore vivre ensemble et pourquoi ? De plus, certains signes actuels de tensions, tant géopolitiques que nationales, rendent cette question un peu plus inquiétante. On note une tentation du repli sur soi dans notre « société d'individus » : a-t-on vraiment besoin de rencontrer les autres, à l'heure des courses sur internet, des films sur Netflix, du télétravail ?... Certains sociologues parlent d'une épidémie de solitude, avec un sentiment d'abandon qui se développe notamment chez les jeunes. L'injonction de plus en plus prégnante « *soyez vous-même !* » peut aboutir soit au narcissisme si j'y arrive, soit à la dépression si je n'y arrive pas, ce qui m'éloigne des autres dans les deux cas. Cet individualisme est une première menace à l'égard de la vie commune.

Une deuxième menace est la tentation du conflit. La conflictualisation, portée par certains partis politiques ou par les réseaux sociaux, répond à l'air du temps dans la mesure où l'affaiblissement des « grands récits » (religieux, idéologiques), qui apportaient du sens à la vie, laisse la place à des scénarios d'explication simples, voire simplistes. D'où la floraison de scénarios du complot, qui expliquent tous les malheurs du monde par un scénario improbable (complot juif, franc-maçon, américain, etc.) dont l'absence de preuves prouve pour certains qu'il s'agit bien d'un complot puissant... Une autre tendance actuelle chez les sociologues est de poser que tous les conflits s'expliquent par le fait que tout est domination dans les relations humaines, tout s'explique par des conflits entre dominants et dominés. L'explication marxiste par la lutte des classes semble dépassée, mais il y a la lutte des races, des sexes, la guerre des générations et la guerre des civilisations. Ces scénarios de conflictualisation nous « aspirent » car ils se propagent dans l'espace public avec la prétention de tout expliquer, d'une façon simpliste et réconfortante : il y a les bons (nous) et les méchants (les autres). Ces scénarios se retrouvent à gauche et à droite. Par exemple, le « wokisme », sorte d'idéologie de la discorde, n'est plus simplement une lutte contre les discriminations, que beaucoup partagent, mais une conception de nos relations selon laquelle tout est discrimination. Et cette grille d'analyse exclut : vous tenez la porte à une dame, c'est du patriarcat ; vous dites que l'obésité est une maladie, vous êtes grossophobe ; si vous considérez que la race n'a aucune importance pour recruter quelqu'un, vous êtes aveugle au racisme.

Face à ces deux menaces (tentation du repli sur soi et tentation du conflit), voulons-nous encore vivre ensemble ? Pour P.H.Tavoillot, la réponse est oui, et il est intéressant de faire un détour par les grandes réponses qui ont prévalu dans les différentes civilisations humaines. Ces civilisations ont longtemps recherché cette clé de voûte des sociétés en dehors d'elles-mêmes : soit dans un passé à maintenir (réponse traditionnelle), soit dans l'ordre du monde (réponse cosmologique), soit dans l'accès à Dieu (réponse théologique). Dans les sociétés traditionnelles, ce ciment est très fort car il suffit d'hériter des ancêtres qui ont tout inventé, et d'imiter, de répéter et surtout de ne pas innover. La réponse cosmologique est de considérer que, pour vivre ensemble, il faut respecter l'ordre du monde qui est inégalitaire avec, à l'image du corps humain, les instincts en bas, le cœur au milieu, et l'esprit en haut (Platon) ; d'où une société inégalitaire qui place en bas les paysans qui nourrissent les autres et se reproduisent, au-dessus les gardiens de la cité (les politiques) et tout en haut les philosophes ; la hiérarchie était alors la garantie de l'ordre social.. Enfin, la réponse théologique considère que le rôle de la société est de nous conduire collectivement vers le salut. Ces trois réponses n'ont pas disparu dans nos sociétés occidentales mais elles se sont affaiblies car 1. On ne s'est plus contenté du passé 2. L'ordre apparent du cosmos a été bouleversé par les découvertes scientifiques. 3. Les guerres de religion ont montré que se revendiquer d'un même Dieu ne suffisait pas à éviter la guerre civile. D'où le recours à l'Etat, dans les sociétés modernes, pour garantir cette vie commune, et le mystère de ce qu'on peut appeler des sociétés d'individus, qui vont chercher cette clé de voûte de la société en elle-même : idée a priori absurde (peut-on sortir d'une mare en se tirant par les cheveux ?), mais c'est celle des démocraties. Et cela marche pourtant en partie si la société fabrique des individus mais que les individus en retour fabriquent de la société. Or, on a plus mis l'accent sur la fabrication d'individus plus ou moins autonomes. Il faut maintenant demander à ces individus de fabriquer du lien social. Il faudrait d'ailleurs préciser ce que signifie prendre soin de la vie commune. Pour P.H.Tavoillot, cet individu accompli pourrait être ce qu'on appelle « l'adulte », qu'on a tendance à oublier dans notre société au profit des jeunes, des vieux, des juniors, des seniors, et dont la mission pourrait être « grandir et faire grandir », c'est-à-dire être adultes ensemble. Cela peut se passer en se mettant au service d'un collectif (entreprise, association, politique, ...) pour le faire grandir et faire grandir ses membres. Et il n'y a pas d'autre moyen de faire grandir les autres que de grandir soi-même. D'ailleurs, à quel âge s'est-on senti adulte ? Probablement, au moment où l'on s'est senti plus responsable vis-à-vis d'autres. « Grandir et faire grandir », c'est probablement la nature même de notre civilisation et de la démocratie.

Mgr Rougé pense qu'il faut commencer par réfléchir à la question : « pourquoi peinons-nos tant à vivre ensemble ? » Ce n'est pas nécessairement parce que nous serions moins vertueux que nos prédécesseurs,

mais c'est parce que nous vivons un temps de crise, un temps de transformation radicale. Il y a des conditions objectives qui rendent la vie commune aujourd'hui plus difficile. Le pape Léon XIV a d'ailleurs justifié le choix de son nom, dans la lignée de Léon XIII qui avait décrypté la révolution industrielle, par la nécessité de déchiffrer la nouvelle révolution en cours, la révolution numérique, pour la réintégrer dans le récit d'une vie commune. Cette transformation est d'abord technologique (transformation des modes de communication, des modes de travail, accélérée par la crise Covid), mais elle a tendance à enfermer dans la solitude, à favoriser le repli sur soi. Les réseaux sociaux ne favorisent pas la vie en commun quand ils nous amènent à rester entre « amis » qui pensent tous la même chose et s'échauffent mutuellement contre les autres, ou encore incitent à réagir de manière lapidaire à tout ce qui ne correspond pas à notre approche. La vie quotidienne elle-même, par exemple pour les achats les plus divers, peut être vécue en restant derrière son écran. Si l'écran peut constituer une fenêtre ouverte sur le monde, il est souvent synonyme d'enfermement, et d'isolement pour ceux qui n'y ont pas accès.

Les transformations technologiques, notamment dans les biotechnologies, peuvent aussi entraîner des transformations éthiques, qui ont à leur tour de grandes conséquences sociales. Les transgressions éthiques dans le domaine de la vie humaine jouent un rôle très important dans la désagrégation du lien social. Les débats sur la fin de vie ont par exemple un impact considérable sur notre approche de la fraternité. Le réflexe individualiste est de dire « à chacun de choisir sa mort », mais le rapport de chacun à sa propre fragilité engage le rapport de tous à nos fragilités. Si on tient la vie humaine pour peu de chose, comment s'étonner de la montée de la violence, de ces homicides commis récemment par des jeunes sans y accorder beaucoup d'importance ? Peter Turchin note dans *Le chaos qui vient* que la première cause de mortalité des grands empires n'est pas le meurtre, mais le suicide. Le rapport de chacun à sa propre vie est essentiel pour le rapport de chacun à la vie d'autrui.

Le troisième point est la mise en question des médiations pour l'action politique (voir les ouvrages de Da Empoli). Certains responsables peuvent avoir tendance, par tempérament personnel, à négliger ces médiations, mais la révolution numérique, avec ses possibilités de communication directe et immédiate, nous pousse dans ce sens, au détriment de la vie commune. Cela ébranle même nos institutions dont la robustesse nous paraissait pourtant à toute épreuve.

Les conditions objectives de ces difficultés à vivre ensemble sont peut-être plus importantes que les conditions morales et subjectives, ce qui est un motif d'espoir. Il y a bien une possibilité de vivre ensemble car nous sommes faits pour vivre ensemble. Au-delà de toutes les transgressions et toutes les incompréhensions, il y a en nous cette capacité de vie commune, mais que nous avons à nous approprier car les crises nous montrent que ce choix éthique de vivre en société ne va pas de soi. Pour prendre soin de la vie commune, il faut équilibrer notre rapport à la technologie par un rapport humain renforcé. C'est déjà à l'œuvre dans bien des domaines : les soins palliatifs par rapport à la fin de vie, l'inventivité de bien des associations pour rapprocher les personnes, etc. Il faut aussi retrouver un sens plus aigu de la dignité humaine, et trouver également – même de façon transformée – un mode suffisant de médiation dans la vie politique, que les réseaux sociaux ne peuvent apporter.

Dans l'esprit de cette recherche des causes de la crise du commun, P.H.Tavoillot se demande si l'on peut distinguer, comme dirait Marx, la part des infrastructures et des superstructures, de la technologie et de la crise spirituelle. N'y a-t-il pas une inadéquation entre la façon dont nous vivons nos vies et la façon dont nous pensons les vies que nous vivons. Le discours dominant, hyper-individualiste, ne semble pas correspondre à la vérité de la vie commune. Parler sans cesse de développement personnel, d'être l'entrepreneur de sa vie sans trop se soucier des autres, ce n'est pas ce que souhaitent 99% des personnes, jeunes compris, qui ont au contraire envie d'être en lien, d'être en responsabilité, d'essayer de comprendre le monde. Il ne faut peut-être pas grand-chose pour combler ce fossé et trouver le discours qui dirait : nous avons aujourd'hui une clé de voûte assez solide pour vivre la vie de couple (alors que la peur semble y avoir remplacé le désir), pour trouver le bien-être au travail (vu aujourd'hui sous le seul angle de la performance,

alors que les enquêtes montrent que chacun cherche surtout à être quelqu'un sur qui on peut compter et à avoir autour de soi des gens sur qui on peut compter).

Mgr Rougé trouve cette remarque très ajustée. Lors de la crise Covid, on a cherché (à bon droit) à « sauver des vies », mais qu'est-ce que cela voulait dire au juste ? Prolonger à tout prix des vies, alors que l'on voit encore aujourd'hui des jeunes en proie aux syndromes dépressifs liés à cette crise ? Alors qu'une épidémie de solitude s'est manifestée, par exemple chez des personnes âgées qui sont mortes pendant cette période, non pas du Covid mais de la solitude ? Cette crise sanitaire nous a amené à réfléchir de manière hyperbolique à cette question existentielle : que veut dire sauver des vies, prendre soin de la vie de chacun ? Cette question du décalage entre discours et réalité se voit très bien aussi à propos de la fin de vie. Il y a un écart entre le point de vue porté par les croyants, et l'opinion généralement répandue et fortement relayée par les médias qui revient à penser la vie comme une pluie de jouissance avant de retourner au néant, et qu'il n'y a donc aucun intérêt à prolonger dès que la vie devient difficile. Or pour la plupart des gens, la vie, ce n'est pas cela, mais un ensemble de solidarités familiales, d'amitié, de recherche de sens, de beauté... Le problème est que cette inadéquation entre la réalité de nos vies et ce que nous en disons peut provoquer un malaise, une espèce de syndrome dépressif au sens large, ou à un ressentiment, comme le décrit Cynthia Fleury dans *Ci-gît l'amer*, qui a des conséquences dans la montée des populismes portés vers l'exclusion.

La réduction de ce décalage est possible, mais elle nécessite un travail qui n'est lui-même possible que s'il y a possibilité d'en débattre sereinement ce qui est de plus en plus difficile. Or il faut savoir assumer le débat contradictoire, et le faire vivre.

D. Pelloux-Prayer relève le mot de fraternité dans les propos de Mgr Rougé et se demande si P.H. Tavoillot y attache la même importance dans la mesure où, d'une part, il limite cette fraternité à nos concitoyens tout en reconnaissant la dignité de tout être humain (est-ce compatible ?) et où, d'autre part, il semble accorder beaucoup plus de place à la laïcité, comme on le verra plus loin, qu'à la fraternité pour favoriser la vie commune.

P.H. Tavoillot considère que la fraternité est un principal moral et non politique. Par exemple, il estime qu'en 2018, le Conseil Constitutionnel n'avait pas à censurer le « délit de solidarité » au nom de la fraternité humaine. Toute l'action politique se déroule à l'échelle de la nation, il ne revient pas à neuf juges d'étendre la fraternité à toute l'humanité alors que le législateur a pris d'autres dispositions. Si le principe de la fraternité universelle peut et doit être défendu sur le plan moral, il faut accepter le primat de la nation sur le plan politique, et donc des frontières. D'autant que certains instrumentalisent la fraternité pour leurs propres objectifs politiques de façon assez cynique (« on ne peut plus compter sur le prolétariat d'origine française pour faire la révolution puisqu'il est soit conservateur soit réactionnaire, donc il faut aller chercher des voix au-delà des frontières »). D'autre part, le mot fraternité est ambigu car il évoque aussi le mot fraticide : on s'aime comme des frères, mais on peut aussi se déchirer comme des frères. Donc c'est un grand défi, au même titre que la liberté et l'égalité d'ailleurs, et c'est pourquoi notre devise républicaine est si belle, elle nous tire vers le haut (bien plus que « travail, famille, patrie » qui est un constat sans perspective). Au final, ce n'est pas au Conseil Constitutionnel de nous faire la morale, il doit simplement dire le droit.

Mgr Rougé précise sur ce point que le politique ne devrait pas ignorer les principes moraux dont nous avons hérité, mais il ne doit pas produire ces principes premiers, ce qui pourrait amener à des dérives totalitaires.

Quel rôle pour les religions et la laïcité ?

Pour P.H.Tavoillot, la laïcité est fille aînée de l'Eglise (la séparation du spirituel et du temporel) et de la Révolution française ! Elle a donc des origines chrétiennes mais ce qui définit le mieux la laïcité, c'est son contraire, à savoir le fondamentalisme (et non la religion). Le fondamentalisme peut être défini comme la prétention d'une religion ou d'une idéologie à étendre son emprise sur l'intégralité de la vie commune. Non pas simplement d'inspirer les citoyens, mais de dicter les comportements individuels, collectifs et politiques. Un exemple explicite se trouve dans les écrits de Sayyid Maududi, inventeur du vocable d'Etat islamique, pour qui l'islam n'est pas une religion au sens classique du terme, c'est une religion qui concerne toutes les dimensions de l'existence (relations sociales, vie sexuelle, relations internationales, finance, etc.) et qui dicte tout dans tous ces domaines. Face à cette tentation fondamentaliste, qui peut guetter toutes les religions et toutes les idéologies, la laïcité dit : non, chacun est libre de penser ce qu'il veut dans la sphère privée, l'Etat est neutre vis-à-vis de toutes les religions (sphère publique), et là où les individus se rencontrent (« sphère civile »), une certaine discrétion est recommandée pour faire attention à l'autre et ne pas imposer trop fortement ses convictions. Cela n'empêche pas d'exprimer ses convictions religieuses dans l'espace public, comme toute autre conviction, et d'ailleurs peut-être manque-t-on aujourd'hui d'apologétique, c'est-à-dire de défense structurée et publique des convictions religieuses. Apologétique islamique pour faire mieux connaître cette religion quand elle n'est pas islamiste, apologétique chrétienne maintenant que le danger d'un cléricalisme s'imposant à la société civile est assez loin de nous. La laïcité est donc la lutte contre tous les fondamentalismes, et en cela, une condition de la vie commune.

Mgr Rougé apprécie cette définition de la laïcité, mais indique qu'il est peut-être nécessaire de clarifier le mot de religion. En effet, toutes les religions ne sont pas religions dans le même sens, et on dialogue mieux quand on est conscient de ces différences. Par exemple, toutes les religions n'ont pas le même rapport au politique : le christianisme est d'abord une appartenance spirituelle, qui peut avoir des conséquences politiques, alors qu'il lui semble qu'être musulman est d'abord appartenir à une communauté (donc politique), ce qui peut avoir des conséquences spirituelles.

Ensuite, il faut voir que la relation au sacré est importante pour la possibilité d'une vie commune et d'une société politique. Ce qui menace en effet la société politique, c'est de se prendre elle-même pour son origine et sa fin. On voit par exemple dans la Bible comment la relation entre le Roi et le Prophète est constitutive de la recherche de la justice. Et quand il n'y a plus de prophète, le roi se prend pour le prophète. Aujourd'hui, une des origines de la crise politique est liée à la crise spirituelle : il n'y a pas cette altérité des fonctions qui permet à chacun de remplir sa mission.

Nous sommes dans une histoire humaine, et la tradition biblique y joue un rôle irremplaçable, qui rend les juifs et les chrétiens responsables, d'une manière singulière, de la possibilité d'une vie commune. Cette question avait fait l'objet d'un échange entre le cardinal Ratzinger et Jürgen Habermas, qui recherchaient quel pouvait être le fondement d'une vie commune aujourd'hui et s'étaient arrêtés sur le Décalogue comme une référence, au moins culturelle, pour permettre de construire du commun. St Thomas d'Aquin dira que le Décalogue appartient au droit naturel, c'est-à-dire aux règles que l'humanité peut trouver en elle-même, mais que Dieu lui révèle car elle manque de lucidité. Ces paroles du Décalogue restent encore structurantes pour la vie commune aujourd'hui.

Et puis il y a la fraternité, qui est peut-être le plus précieux de ce que le christianisme a à dire au monde. La fraternité est d'abord une réalité spirituelle essentielle. Si nous pouvons dire que nous sommes frères, et pas de façon seulement analogique, c'est que nous croyons que le Christ partage avec nous, par la grâce du baptême, son intimité avec Dieu le Père. Devenus ainsi enfants de Dieu au sens le plus fort, nous devenons frères les uns des autres. Cette fraternité n'est pas une simple métaphore mais une réalité à laquelle la fraternité charnelle nous éveille, de même que les parents sont un reflet, sur un mode mineur, de la vraie paternité, celle de Dieu. Cette fraternité pour les chrétiens est donc d'abord une fraternité entre baptisés,

mais elle les ouvre sur toute l'humanité. Et en effet, la fraternité humaine peut devenir fratricide, comme le montre le meurtre d'Abel par Caïn dès le début de la Bible, et elle a besoin d'être sauvée par le Christ. La fraternité humaine est toujours une victoire sur la tentation du fratricide. Et elle a une dimension eschatologique : c'est toujours un combat en effet, et les chrétiens croient que nous commençons ici de vivre en frères et sœurs (il est donc normal que ce ne soit pas facile tous les jours) pour vivre un jour une fraternité pleinement accomplie dans la gloire du Seigneur. Le christianisme dit donc à la politique qu'il ne faut pas rechercher la société parfaite ici-bas. Cette tentation du paradis terrestre est toujours source d'utopie meurtrière, et toutes les grandes eschatologies sécularisées du XXème l'ont amplement démontré. Cet écart entre la fraternité laborieuse d'aujourd'hui et la fraternité pleinement accomplie ouvre l'espace de la liberté pour faire progresser notre fraternité humaine.

Concrètement aujourd'hui, notre expérience chrétienne est source de vie possible largement partagée. Cela se vit dans des communautés paroissiales très mélangées dans le diocèse de Nanterre (à Nanterre, Colombes, Clichy,...), avec des métropolitains parfois engagés politiquement sur des bords différents, et des africains ou des antillais très démonstratifs dans leur ferveur et leur simplicité. Et tous se retrouvent dans une vraie fraternité ecclésiale.

Pour P.H.Tavoillot, si cela se passe aussi bien dans ces communautés, c'est parce qu'elles sont au fond laïques, comme le disait le Cardinal Lustiger (« Le catholicisme est laïque »). En entendant bien sûr la laïcité comme l'antidote au fondamentalisme. Avant le besoin éventuel de religion, nous avons besoin de laïcité. Le défi est important puisque Toqueville disait : « Que faire d'un peuple maître de lui-même s'il n'est soumis à Dieu ? ». Toujours ce défi des démocraties de se tirer par les cheveux par sortir de la nasse, de trouver en elles-mêmes la clé de voûte qui leur permettra de tenir. Pour P.H. Tavoillot, c'est possible. En architecture, la clé de voûte n'est d'ailleurs pas accrochée au ciel mais appuyée sur des piliers bien ancrés dans le sol... Son propos devient plus personnel :

Cela ne rend pas la réponse religieuse (par la transcendance) impossible, mais cela permet d'envisager une autre possibilité pour vivre ensemble : la laïcité comme spiritualité en tant que telle. Elle s'appuie sur une réflexion exigeante qui aboutit à constater que, pour être moi-même en tant qu'individu, j'ai besoin des autres (aspect transcendental). Ce n'est pas une révélation ou une foi, c'est une nécessité très puissante que je ressens. La foi est une autre possibilité, mais je ne la partage pas, et je considère qu'il est de toute façon aussi difficile de croire que de ne pas croire : difficulté de croire car le monde n'est pas grandiose, difficulté de ne pas croire car j'ai en moi le désir de justice (n'est-ce pas une certaine idée de Dieu ?), j'aime beaucoup la vérité et je voudrais que le monde soit rationnel (n'est-ce pas une autre forme d'idée de Dieu ?), et j'espère réussir ma vie (ce qui est une forme d'idée du salut). Mais ces trois idées ne sont pas connectées à une foi, malgré beaucoup d'échanges avec un milieu très chrétien, notamment avec une cousine franciscaine qui vient de décéder et qui a été un témoignage fort de défense des plus fragiles lorsqu'elle était en Ehpad. Mais je n'y crois pas. Or, la laïcité offre aussi les ressources pour bien vivre ensemble avec la conscience aigüe que l'on a besoin de principes, d'un horizon et d'une histoire. Il faut penser aussi à ceux qui ne croient pas, on peut s'en sortir aussi avec eux.

Mgr Rougé acquiesce sur ce dernier point, bien sûr, et remercie P.H.Tavoillot pour son recours à l'apologétique comme instrument d'approfondissement des relations humaines, ce qui pourrait d'ailleurs être utile dans les discussions avec l'Etat pour la position de l'enseignement catholique sur les cours de culture religieuse. Après avoir rappelé son long travail aux côtés du cardinal Lustiger et le colloque qu'il avait organisé après sa mort sur « Jean-Marie Lustiger, cardinal républicain », il revient sur la notion de laïcité. Etymologiquement, le mot « laos » signifie peuple, et la laïcité contient donc la dimension d'appartenance à un peuple, au contraire des tendances actuelles de désaffiliation par rapport au fait même de vivre en société, qui expliquent donc en partie la difficulté à vivre la laïcité. Il est intéressant de remarquer que le mot de laïcité n'est pas présent dans la Constitution, ni d'ailleurs dans la loi de 1905. La Constitution indique par contre que la République est laïque, et cette utilisation d'un adjectif trouve un

écho dans la remarque d'un grand rabbin de France il y a quelques années : « la laïcité n'est pas une doctrine mais un art de vivre ensemble ». Il y a en fait deux laïcités dans la tradition française : une laïcité de dialogue, qui est cet art de vivre ensemble, et une laïcité de combat, qui est une forme de contre-religion et s'inscrit donc dans une forme d'affrontement. Une difficulté récurrente en France est donc le conflit entre ces deux laïcités, plutôt qu'un conflit entre les Eglises et l'organisation de l'Etat.

P.H.Tavoillot est parfaitement d'accord avec cette analyse, et considère que si la laïcité est vue comme une opposition aux religions, c'est une erreur. Pour lui, la laïcité intègre une dimension spirituelle qui permet à toutes les croyances d'éviter le fondamentalisme, que ces croyances soient matérialistes ou religieuses. Notre civilisation démocratique peut être définie comme la civilisation des grandes personnes, dont le message est sublime : tous les humains sont grands, tous les humains peuvent grandir, et nous pouvons grandir ensemble. Dans les civilisations antérieures, le nombre d'adultes pleinement responsables étaient limités (les pères de famille, seulement, dans l'empire romain par ex.), et tous les autres étaient des mineurs, notamment les femmes. Certes la civilisation de la démocratie a aussi été esclavagiste, impérialiste, machiste, etc., comme toutes les autres, mais elle est la seule à avoir considéré que tous ses membres sont majeurs, à l'exception des plus jeunes (les mineurs). Cette option a ses racines dans le christianisme, mais elle l'élargit aux non-croyants et constitue la dimension spirituelle de la laïcité.

Pour Mgr Rougé , l'expression « spiritualité laïque » est déconcertante pour des chrétiens, peut-être parce que nous ne mettons pas la même chose derrière le mot spiritualité. Pour nous, la spiritualité passe par une vie de prière, la lecture d'auteurs spirituels, une manière de se rapporter aux Ecritures saintes, une manière de vivre dans le silence intérieur la relation à Dieu et au Christ, et on ne voit pas trop comment transposer cela en dehors de la religion. Peut-être vaudrait-il mieux parler d'attitude spirituelle : profondeur intérieure, une qualité de liberté, une qualité de relation aux autres.

P.H. Tavoillot précise que pour lui, la laïcité va plus loin, elle est une doctrine du salut (sotériologie), un salut personnel qui consiste à grandir et faire grandir. Son livre s'inscrit dans ce projet en essayant de faire grandir ses lecteurs s'il les convainc. Son salut passe aussi par ce que deviennent ses enfants. Donc le mot de spiritualité est utilisé de manière forte.

Mgr Rougé note que cette réflexion sur le salut mériterait un autre débat, très stimulant d'ailleurs. Il veut aussi attirer l'attention sur la notion de grandes personnes. Il apprécie beaucoup l'intention de faire grandir les personnes, et rapproche cela de la phrase de St Paul sur le fait qu'il n'y a plus dans le Christ ni esclave ni homme libre, ni l'homme et la femme, ni les juifs et les païens, soit les trois grandes coupures de la société antique du point de vue juif. Cependant le mot personne a son origine dans les débats christologiques et trinitaires du 4^{ème} siècle, et il pose la question : jusqu'à quel point peut-on être une société de grandes personnes si on coupe le lien fondateur à la révélation du mystère de la personne ?

La réponse de P.H. Tavoillot est qu'on peut le faire. Mgr Rougé fait remarquer que sa question n'était pas peut-on ou pas, mais jusqu'à quel point peut-on ? Pour P.H. Tavoillot , la prétention du philosophe est de penser qu'on peut se sauver par soi-même, et il situe là le point de divergence, ou plutôt de compréhension mutuelle, avec deux chemins parallèles. On disait jadis ; « deux parallèles s'aimaient, hélas ! ».

Différentes questions sont posées par la salle :

Q. Faut-il vraiment limiter la fraternité aux frontières françaises ? Vivre ensemble, n'est-ce pas vivre ensemble tous sur la terre, et ne serait-ce pas aussi une condition pour éviter les guerres ?

Pour P.H.Tavoillot, la question migratoire est délicate et problématique car l'immigration est, à la fois, absolument indispensable à la France, et potentiellement désastreuse pour son lien social. Cette réalité, nécessaire et périlleuse, est donc un défi, une situation tragique qui n'a pas de solution parfaite. C'est une question politique, que l'on ne peut pas traiter à la légère uniquement avec l'option morale d'une fraternité universelle, ce qui nous amènerait dans le mur. Notre politique actuelle est absurde, contradictoire, maltraitante avec les plus défavorisés, ceux qui ont droit d'asile, et qui est bien traitante à l'égard de ceux qui n'ont aucun droit et qui devraient ne pas être là ; les ingénieurs du chaos, parfois des puissances étrangères, en profitent. Le Canada, par exemple, a une politique beaucoup plus restrictive à l'égard de l'immigration, mais beaucoup plus généreuse avec les personnes qu'il accepte d'intégrer. Nos 21 lois successives sur l'immigration forment un ensemble incohérent, qui n'a pas de sens. Ce problème demande un regard froid et efficace pour faire en sorte que l'accueil se fasse dans les meilleures conditions.

Pour Mgr Rougé, un regard lucide sur les enjeux migratoires ne nous prive pas de parler de fraternité universelle. On peut articuler la lucidité du regard et la chaleur du cœur. Mais la notion de frontière n'est pas contradictoire avec la perspective de la fraternité universelle. Le rapport chrétien à la fraternité est en effet éclairé par le mystère de l'Incarnation, et donc la fraternité universelle n'est pas une fraternité abstraite. C'est une fraternité qui s'incarne dans des personnes qui, quand elles sont là, méritent un respect complet de leur dignité. Mais qui s'incarne aussi dans des capacités économiques et sociales, dans des histoires, dans des cultures, dans des trajectoires. Donc, pour traiter la question migratoire dans ce contexte dramatique, ça ne se fait pas en prenant une sorte de distance presque cosmétique à l'égard de la fraternité, mais plutôt en essayant d'aller au bout de ce que la fraternité peut nous dire sur la réalité humaine.

Q. Comment expliquer l'irruption de la logique de guerre entre sexes, entre races, etc. ? Comment lutter contre la haine verbale que l'on voit sur les réseaux sociaux? Comment pouvons-nous encore faire nation quand les communautarismes sont de plus en plus présents et se cristallisent (« archipelisation ») ?

Sur la guerre des sexes, P.H.Tavoillot rappelle cette phrase de H.Kissinger : « la guerre des sexes n'aura pas lieu, il y a beaucoup trop de fraternisation avec l'ennemi ». De fait, la vie en couple fonctionne toujours, mais il faut tout de même noter un phénomène social inédit concernant les 14/25 ans, qui est très fort en Corée ou aux USA, mais qui est présent aussi en France et en Allemagne. En termes de valeurs, on note une divergence croissante entre les jeunes garçons et les jeunes filles, sur des thématiques comme : le rapport au genre, à la question migratoire, à l'autorité et la démocratie, à l'environnement. C'est la première fois, selon les sociologues, que des divergences aussi importantes apparaissent au sein d'une même génération. On ne sait pas encore si ces divergences vont s'accroître au fil des ans, ou si, vers 30 ans, la fraternisation va avoir lieu, mais il faut y être attentif.

Par rapport à l'archipelisation, la France dispose d'un atout important : la nourriture ! En effet, nous sommes les champions du monde du temps quotidien passé à table (deux heures treize minutes) et si on y passe autant de temps, c'est qu'on ne mange pas tout seul, et ça relie beaucoup. D'ailleurs, la Miviludes, en charge du suivi des sectes, note que le phénomène sectaire s'identifie d'abord et avant tout par la nourriture, car les contraintes de repas isolent de la communauté habituelle. Il y a bien des séparatismes alimentaires en France (halal, véganisme radical à certains égards) et de nouvelles habitudes inquiétantes (manger devant un écran), mais malgré tout, l'image du bonheur pour un Français, c'est le repas partagé avec la famille ou entre amis, et c'est une image qu'il faut conserver très précieusement. Et donc continuer d'organiser des repas communs.

Pour Mgr Rougé, cet éloge du repas en commun résonne comme une apologie de l'Eucharistie ! Et en effet, les premières pages de la Bible évoquent au travers des histoires d'Adam et Eve, de Caïn et Abel, et de la tour de Babel, la guerre des sexes, la guerre des frères, la guerre des nations. Et tout cela, qui apparaît lorsque le cœur humain se détache de sa source, se résoudra avec le Christ dans l'Eucharistie.

Mais plus généralement, il y a deux attitudes qui apparaissent comme des refrains dans la Bible : sortir de la peur, et se parler. Pour ceux qui veulent être serviteurs de la vie en société, il faut sortir radicalement de la peur, y compris de la peur des gens qui sont comme ça ou comme ça, pour arriver à accueillir l'autre tel qu'il est, même dans ce qu'il a d'apparemment durci, de partiel. Et la deuxième chose, c'est la capacité à parler (encore une référence au Christ, le Verbe fait chair). Alors, on se plaint des messages réducteurs et violents sur les réseaux sociaux, mais parfois, on a l'impression de coopérer à cette violence, de réagir. Vraiment, on peut être facilement vecteur de lien social et de paix, en s'interdisant absolument toute réaction épidermique et lapidaire. Il y a là un enjeu éducatif majeur pour aujourd'hui : donner avec le langage cet instrument de base qui permet à l'humanité de sortir de la violence. Et un des facteurs de violence dans les quartiers les plus défavorisés, c'est le faible accès contemporain au langage, et donc la tâche éducative est essentielle.

Q. Quels sont les raisons d'espérer pour « l'animal social » qu'est l'homme ? Pourquoi n'avez-vous pas plus parlé d'amour ? Que pourriez-vous nous conseiller pour essayer d'aider à mieux vivre ensemble ?

Pour P.H.Tavoillot, le programme se résume à « grandir et faire grandir », et c'est très proche de l'amour. On pourrait dire aussi « aider parce qu'on a été aidé », et il suffit de remplacer le « d » par un « m » pour retrouver l'amour. Mais transcrire l'amour en politique, c'est toujours un peu périlleux, c'est difficile à faire passer, or sa réflexion est plus politique que spirituelle. L'idée est donc d'essayer de mettre en musique cette exigence de grandir et de faire grandir, d'arriver à trouver les moyens de mettre ça en poème, en roman, de le faire vivre pour faire émerger ce message qui correspond, lui semble-t-il, à la réalité de la vie, et qui est parasité par les discours de l'hyper-individualisme, qui ne sont pas sincères. Par exemple, à propos du débat sur la fin de vie, il y a beaucoup de discours qui ne sont pas sincères ou qui sont déconnectés de ce que nous vivons. Faire émerger cet objectif est aujourd'hui vraiment notre mission.

Nous sommes en quelque sorte envahis par des discours du négatif, de l'auto-détestation. Pour un jeune qui arrive sur le marché des idées en France aujourd'hui, notre pays est systématiquement raciste, grossophobe, machiste, impérialiste, esclavagiste, suicidaire (car il se trahit), laxiste,... A gauche comme à droite. Or, comment peut-on aimer son prochain comme soi-même, si on ne commence pas par s'aimer un peu ? Pas s'adorer, mais juste s'aimer un peu. Si on s'auto-déteste tant, la vie commune sera effectivement devenue impossible. De façon un peu plus provocatrice, il y a cette fameuse inclusion, cette société inclusive. Il y a une bonne inclusion, incontestablement, ça s'appelle l'intégration. C'est comment aider un individu à s'adapter au collectif. Rien à dire. Mais il y a une inclusion qui paraît un peu plus fâcheuse, que l'on pourrait appeler l'inclusivisme, qui est de forcer un collectif à s'adapter à la moindre différence. Et là c'est l'explosion. Or, nous sommes aujourd'hui dans une confusion perpétuelle entre la bonne inclusion et la mauvaise inclusion : entre cette inclusion qui est simplement un effort d'intégration et d'aide au petit, comme la fraternité appelle à aider le petit frère, et puis ce délire absolu qui consiste à dire qu'il faut que la collectivité s'adapte à la moindre différence. Et là, c'est juste la mort du collectif. D'ailleurs, si vous n'êtes pas d'accord avec cette inclusion-là, vous êtes tout de suite exclu, et violemment !

Face à cette puissance du négatif, il faut conserver ce trésor, « grandir ou faire grandir », qui peut s'exprimer de manière puissante en termes religieux ou en termes laïques, et c'est une raison d'espérer : c'est possible la main dans la main, et de manière fraternelle.

Pour Mgr Rougé, on pourrait dire beaucoup sur l'amour. La première chose, c'est que l'amour qui se tourne vers l'autre aide à sortir de la quête éperdue de reconnaissance. Or, la source de la désintégration et de la violence dans notre société aujourd'hui, c'est cette quête permanente de reconnaissance qui nous tourne

vers nous-mêmes. En revanche, c'est d'ailleurs le sens de la formule évangélique du serviteur inutile, nous avons à sortir de cette quête de reconnaissance et à manifester constamment de la reconnaissance à l'égard des autres. Nous sommes appelés à cette conversion du regard et de l'attitude de vie : cesser de quête la reconnaissance, mais en offrir.

Et puis il y a une autre dimension de l'amour tel que le révèle le Christ, c'est sa dimension de gratuité. Dans son encyclique sociale, *Caritas in veritate*, Benoît XVI avait souligné l'importance sociale de la gratuité. C'est quelque chose de très important, que beaucoup vivent dans l'engagement associatif, municipal. Dans toutes les formes de proximité, de solidarité amicale, familiale. La gratuité. En fait rien n'est plus productif que la gratuité.

Il est vrai que l'homme est un animal social, et c'est une cause d'espoir. La nature humaine a les reins solides et, en dépit de toutes les transgressions, de toutes les violences que l'humanité s'inflige à elle-même, elle a une puissance de vie qui lui est donné par le Créateur, qui peut l'emporter. De ce point de vue, il y a un passage extraordinaire à la fin du Meilleur des mondes de Huxley. Dans ce roman d'anticipation, la transmission de la vie se fait de manière exclusivement médicale, et on méprise l'époque passée où la transmission se faisait de manière « ovipare », comme dit l'auteur. Eh bien, à la fin du roman, pour deux des personnages, un homme et une femme pris dans ce système, au milieu d'un lieu de réserve de matériaux biologiques, l'amour, le sentiment amoureux, prend quand même le dessus et ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et se donnent l'un à l'autre. C'est extraordinaire, parce que dans cette anticipation glaçante, il y a une sorte de victoire de l'amour et de l'humanité, dans ce qu'elle a plus simple et de plus profond en même temps.

Dire cela ne doit pas nous dispenser de prendre très au sérieux notre responsabilité humaine. De ce point de vue-là, dans un texte qui a pourtant été considéré comme optimiste, la constitution *Gaudium et Spes* de Vatican II, il y a des phrases très fortes sur la façon dont l'humanité peut s'auto-détruire par ce qu'elle a construit. Donc il ne faut pas sous-estimer les risques de violence de notre époque et la manière dont nous pourrions même parfois y coopérer. Il y a vraiment un sursaut nécessaire, d'abord en chacun d'entre nous, pour faire triompher l'amour sur la peur, sur la haine. Mais il y a des trésors de vitalité en nous et il y a un vrai enjeu aujourd'hui à les faire triompher. Une réunion comme celle de ce soir peut y contribuer.

D. Pelloux-Prayer conclut par une citation de Mgr Rougé dans « Un sursaut d'espérance » : « *Il est urgent de retrouver le chemin de l'échange posé, fondé, argumenté, précis, modeste, volontiers contradictoire, qui est le sceau du travail intellectuel authentique, et la condition de possibilité d'un renouveau de la liberté.* ». Il espère en effet que cette soirée-débat y aura contribué.
